

## INTRODUCTION

*Vieux ménages* est la première pièce de Mirbeau, sinon écrite – car il a déjà travaillé à une adaptation théâtrale du *Calvaire* – du moins qui ait eu les honneurs de la représentation. Elle a été créée par des comédiens en formation au Théâtre d'Application de la rue Saint-Lazare, dit « la Bodinière », le 20 décembre 1894, en même temps que *la Peur des coups* de Courteline. Elle sera reprise, pour un cycle de 41 représentations, au théâtre du Grand-Guignol, le 29 octobre 1900, avec la mère Ubu, Louise France, dans le rôle de « la vieille podagre ». Elle résulte d'un travail de polissage d'un dialogue paru dans *Le Journal* le 29 juillet 1894, et qui reprenait nombre d'éléments d'un « Dialogue triste » paru le 14 juillet 1891 dans *L'Écho de Paris* sous le titre de « En route ».

Bien que baptisée « comédie », lors de sa publication chez Fasquelle en mai 1901, le comique – si tant est qu'on puisse même employer ce mot – est des plus grinçants, et la légendaire « férocité » de Mirbeau s'y teinte d'une douloureuse amertume. L'un des premiers il porte sur les planches un thème qui fera florès au vingtième siècle, mais qui, en ce qui le concerne, s'enracine dans une expérience personnelle désastreuse : l'enfer conjugal<sup>1</sup>, ce huis-clos auquel sont condamnés tant de couples unis par la haine, qui ne peuvent plus se duper l'un l'autre, qui vivent en permanence sous le regard inquisiteur de l'autre (« rien ne m'échappe de tes

sentiments cachés »), et dont les répliques aiguës « entrent dans le cœur comme des coups de couteau ». « Ça n'est pas une vie », gémit l'ignoble mari, ce « roquentin aux vils ruts ». Et la femme, en écho, sanglote au baisser de rideau : « Pourquoi... pourquoi ne suis-je pas morte ? »

Tous deux, à leur façon, éprouvent dans toute sa cruauté cette souffrance inhérente à la vie elle-même, ce mal-être existentiel qui retentit à travers *Dans le ciel*<sup>2</sup> et qui irrigue tant de *Contes cruels* : « C'est vivre qui est l'unique douleur<sup>3</sup> ». Le vieillissement nous y est présenté comme une hideuse et odieuse dégradation de l'être : « Pense à ce que j'étais autrefois, à ce que je suis maintenant... à l'affreuse et pitoyable ruine que je suis maintenant. » Les sentiments obéissent à la même inexorable loi de l'universelle dégénérescence et se dégradent encore plus vite que les corps. De sorte que, au bout du chemin, il ne reste plus qu'une irrémédiable solitude doublée d'une angoissante dérélliction : « Tout le monde m'abandonne... jusques à mes enfants ! On me laisse mourir comme une bête... » Pour un peu, on se laisserait aller à les plaindre, ces deux vieillards pathétiques piégés dans l'enfer du regard de l'autre. Mais la pitié qu'inspire leur souffrance est vite glacée par la répulsion que font naître leurs « sales vices » et leur inaltérable bonne conscience.

Car ils ne sont pas seulement liés l'un à l'autre par la haine, envers de l'amour, qui donne un sens dérisoire à leur existence vide, mais aussi « par la pourriture ». Tels les deux « vieux ménages » des Tarbé et des Denney – les fabricants de mélodrames à succès – que Mirbeau a rencontrés à Monte-Carlo pendant l'hiver 1890, et qui, « tout en se disputant, ne peuvent vivre sans que les uns soient accrochés aux autres<sup>4</sup> ». Cette « pourriture » des classes dominantes, il s'est donné pour mission de la fouailler publiquement en faisant pénétrer ses lecteurs dans leurs arrière-boutiques peu ragoûtantes. « Ceux qui ne perçoivent des êtres humains que l'apparence et que, seules, les formes extérieures éblouissent, ne peuvent pas se douter de ce que la "haute société" est sale et pourrie... On peut dire d'elle, sans la calomnier, qu'elle ne vit que pour la basse rigolade et pour l'ordure », constatera Célestine, au terme de son parcours ancillaire<sup>5</sup>.

Dans les interviews imaginaires dont il a le secret, le

pseudo-interviewé exhale naïvement sa belle âme et étale complaisamment ses « bosses morales » comme s'il y trouvait matière à fierté<sup>6</sup>. Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, c'est à travers l'œil d'un témoin bien placé et sans complaisance, dont ils ne se méfient pas, que nous sont révélées les turpitudes des bourgeois. Ici c'est la guerre des sexes au sein du couple qui déclenche cet étalage de l'ordure, chacun jetant à la figure de l'autre ses quatre vérités sans fard ni précautions oratoires, histoire de mieux blesser. Et le spectateur d'applaudir, comme à Guignol, ce déballage de linge sale, qui permet à notre justicier de « débarbouiller les salauds au vitriol », selon la forte expression d'Elémir Bourges<sup>7</sup>.

Au-delà du règlement de comptes propre aux deux protagonistes, c'est à tirer une leçon d'ordre général que nous invite le contempteur de la société bourgeoise. Le pluriel du titre est significatif à cet égard, ainsi que l'anonymat des personnages, qui ne sont définis que par le lien conjugal qui les attache impitoyablement l'un à l'autre. Catulle Mendès a bien compris qu'ils ne sont que des produits d'une organisation sociale viciée jusqu'à la moelle : « Il est impossible qu'ils en soient arrivés là d'eux-mêmes, tout seuls, sans y être conduits par la pente de toute une décadence sociale ; un avertissement émane de ces deux ou trois scènes si âprement angoissantes ; et l'on pense qu'il y a quelque chose de détraqué dans le Danemark<sup>8</sup> ». Maquignonnage matrimonial, justice de classe inflexible aux misérables et aveugle devant les crimes des riches, démagogie électorale, hypocrisie devenue une seconde nature, réduction des bonnes à l'état d'objets de possession ou de jouissance, mépris des pauvres (« tu me parles comme à un pauvre »), égoïsme tranquillement monstrueux des classes dominantes, et absolue bonne conscience de ceux que n'effleure aucun doute sur leur bon droit à s'approprier le monde : en quelques pages, tout est dit, ou suggéré, dans « ce petit chef-d'œuvre d'observation cruelle », « tranche de vie » qui constitue, selon Léopold Lacour, « un régal beaucoup plus nourrissant que des centaines de pièces bien faites<sup>9</sup> ».

La version imprimée ne comporte aucune variante par rapport au texte du manuscrit, vendu en mars 1919 et qui est

aujourd'hui la propriété de Jean-Claude Delauney. Mais elle est beaucoup plus longue que la version parue dans *Le Journal*.

PIERRE MICHEL

### Notes

1. Sur cet « enfer conjugal », voir le chapitre III des *Contes cruels*, et notamment *Mémoires pour un avocat*, rédigé au même moment que *Vieux ménages*, en pleine crise du couple Mirbeau (*op. cit.*, t. II, pp. 80-112).

2. Édité par Pierre Michel et Jean-François Nivet, *L'Échoppe*, Caen, 1989.

3. « Les Hantises de l'hiver », *Contes cruels*, t. I, p. 196.

4. *Journal des Goncourt*, Bouquins, t. III, p. 415.

5. *Le Journal d'une femme de chambre*, Garnier-Flammarion, p. 135.

6. Voir par exemple les jubilatoires interviews imaginaires d'Arthur Meyer, de François Coppée, de Cavaignac ou de « mon ami Charles Dupuy » dans *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991.

7. Lettre à Mirbeau, juin 1901, collection Hayoit.

8. *Art. cit.*

9. *Art. cit.*, p. 442

### BIBLIOGRAPHIE

Pierre MICHEL et Jean-François NIVET, *op. cit.*, pp. 520-521.

Reginald CARR, *op. cit.*, p. 126.

Martin SCHWARZ, *op. cit.*, p. 133.

M.B., *Télérama*, 1<sup>er</sup> mai 1999.

Jean BOUCHAUD, « Pour Octave Mirbeau », *L'Avant-Scène*, 1<sup>er</sup> avril 1999, p. 27.

A.C., *Les Échos*, 15 avril 1999.

Frédéric FERNEY, *Le Figaro*, 13 avril 1999.

Arlette FRAZIER, *Pariscope*, 21 avril 1999.

A.L., *Le Parisien*, 15 avril 1999.

G.L., *Le Nouvel Observateur*, 29 avril 1999.

Léopold LACOUR, « Le Théâtre d'Octave Mirbeau », *Revue de Paris*, 15 mai 1903, pp. 441-442.

Roger MARIA, *L'Hebdo de l'actualité sociale*, 7 mai 1999.

Catulle MENDÈS, *Le Journal*, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

NEMI, *Nuova antologia*, Rome, 1<sup>er</sup> décembre 1904.

Pierre NOTTE, *La Terrasse*, mai 1999.